

LETTRES

SCIENCES

ARTS

MODES, Etc.

Appartement à Louer

PAR M. Henri Lavedan, de l'Académie Française

Un Monsieur, trente-trois ans. La Concierge. Hortense, sa fille. Place du Palais-Bourbon, à Paris. Un dimanche. La concierge d'une des maisons qui sont un peu avant le coin de la rue de Bourgogne, est en train de nettoyer une cage de perroquet dehors, sur le trottoir, quand un monsieur l'aborde.

Le Monsieur. — Vous avez un appartement à louer? La Concierge. — Oui, monsieur. Le Monsieur. — Le cinquième? La Concierge. — Oui, monsieur. Le Monsieur. — Est-il vacant? La Concierge. — Non, monsieur, il est encore habité.

Le Monsieur. — (ennuyé). — Ah! La Concierge. — Mais ça ne fait rien, on peut visiter. Le Monsieur. — Malgré que ce soit dimanche? La Concierge. — Mais oui, monsieur. Le Monsieur. — En ce cas, je veux bien. Je ne vous dérange pas? La Concierge. — Mais pas du tout, monsieur. Nous sommes là pour ça. (Appelant.) Hortense?

Hortense. — (sortant de la loge). — Maman! La Concierge. — Prends donc la clef de Mme de Monac pour faire voir à monsieur. Le Monsieur. — Cette dame est là? La Concierge. — Mais non, monsieur. Elle est à Sainte-Clotilde, à la messe.

Le Monsieur. — Tant mieux! La Concierge. — Si vous voulez attendre. La petite est en train de potasser dans mes clés, et elle ne la trouve point. Le Monsieur. — Faites, donc, madame. La concierge va dans la loge trouver sa fille. Le monsieur entre dans la cour de la maison et regarde les fenêtres du cinquième. Pendant ce temps, Hortense et sa mère parlent à voix basse.

Hortense. — Maman, tu n'as pas remarqué que ce monsieur...? La Concierge. — Non. Hortense. — Il a un drôle d'air. Je l'ai vu, tout à l'heure, de la loge, à travers les rideaux; il est resté près de cinq minutes sur la place, près de la statue, à regarder la maison du haut en bas, avant de se décider à entrer.

La Concierge. — Ah! Hortense. — Si c'était un malfaiteur? La Concierge. — Tu dis des bêtises. Hortense. — Un voleur? Est-ce qu'on sait? La Concierge. — Le fait est qu'il m'a demandé avec un drôle de son de voix, si l'appartement était habité.

Hortense. — Je ne veux pas monter seule avec lui... J'ai peur. La Concierge. — Je vais avec toi. Il paraît pourtant bien convenable. Elles viennent rejoindre le monsieur toujours absorbé au milieu de la cour, dans la contemplation des fenêtres du cinquième.

Le Monsieur (en souriant, un peu gêné, comme quelqu'un qui veut dissimuler sa vraie pensée). — Je regardais... La Concierge. — Si vous voulez monter. (Ils montent.) L'escalier est bien clair, bien bête, comme vous voyez. Un locataire seulement par étage. On remettra un tapis neuf dans neuf mois, pour le terme d'octobre. (Le premier étage.) Pas de bruit dans la maison. Rien que du monde tranquille. Passé minuit, on est dans l'usage de donner son nom en rentrant. Le gaz jusqu'à onze heures. (Le deuxième.) Nous avons un médecin qui reste ici. C'est bien commode... Si, des fois, la nuit... On permet les chiens. (Le troisième.) Monsieur est seul ou avec sa dame?

Le Monsieur. — Seul. La Concierge. — Alors, l'appartement sera plutôt grand. Trois chambres à coucher, dont deux à feu. (Le quatrième.) Patience. Voilà que nous arrivons. L'escalier comme ça paraît dur, pour la première fois. Mais quand on a l'habitude... Le Monsieur. — Je le connais. La Concierge. — Ah! Monsieur est déjà venu dans la maison?

Le Monsieur. — Bien souvent. La Concierge. — Monsieur a connu du monde qui demeurait ici?

Le Monsieur. — Oui. La Concierge. — Il y a longtemps? Le Monsieur. — Assez. La Concierge. — Ah! oui! (Elle échange un regard intrigué avec sa fille.) Nous voilà rendus. (Elle sonne.) La domestique est là, je l'entends. Nous aurions pu nous passer de la clé. Monsieur ne m'a pas demandé le prix?

Le Monsieur (distrain). — Quel est-il? La Concierge. — Deux mille huit. Il y a une antichambre... une salle à manger... (La porte est ouverte par une petite bonne en bonnet breton.) Du reste, monsieur va se rendre compte... (Le monsieur passe le premier précipitamment.) Voilà d'abord l'antichambre... (Le monsieur, qui n'a jeté qu'un coup d'œil, entre aussitôt dans la salle à manger, qu'il traverse directement pour aller au salon.) Pas si vite, monsieur, attendez donc, vous ne regardez point!

Le Monsieur (un peu fébrile). — Mais si... La Concierge. — Et un balcon, avec une bien jolie vue! (Le monsieur, debout les deux mains posées sur la rampe, regarde la place, les toits, le ciel, longtemps sans dire un mot.) Monsieur veut-il voir, à présent, les chambres? Le Monsieur. — Certainement... Hortense. — On dirait qu'il devient tout pâle, maman? La Concierge. — Tu crois? (Au monsieur.) Voilà la première. C'est la plus belle... Le Monsieur. — Je vois, je vois... Ne me dites rien... ne me parlez pas.

Hortense (bas à sa mère). — Qu'est-ce qu'il a? La Concierge. — Il est peut-être malade? Hortense. — Si c'était un fou? Le Monsieur, après quelques secondes d'absorption muette, se dirige vers la chambre voisine, y entre et repousse la porte derrière lui. La concierge et sa fille se regardent, de plus en plus saisies. La Concierge (à sa fille). — Pourquoi ferme-t-il la porte? Hortense. — Nous ne pouvons pas le laisser seul dans la chambre de Mme de Monac! La Concierge. — Entrons. (Elles entrent. Le monsieur est debout appuyé contre la cheminée; il a les yeux fermés et il pleure, immobile, sans un pli de visage.) Qu'avez-vous, monsieur? (Il fait un geste de la main comme pour écarter toute question.) Etes-vous souffrant? Nous avons justement un médecin...

Le Monsieur. — Non... Je suis dans cette chambre et ma mère y est morte... J'avais quatorze ans... Le lit était dans l'autre sens... Je traversais la place, j'ai vu l'écrécréteur... Alors... Laissez-moi... Ça n'est qu'un petit moment... Ça va passer... HENRI LAVEDAN.

PETIT ECHOS ARTISTIQUES

Le National Art Collection Fund, société destinée à faciliter aux artistes américains l'acquisition d'œuvres d'art, vient de publier son troisième rapport annuel. Cette année les deux acquisitions principales, faites grâce à l'appui de la S. A. C., sont une statue chinoise de la fin du XVIIIe siècle, en bronze patiné, et les Bourgeois de Calais, de Rodin, dont il existe deux autres exemplaires, l'un à Calais et l'autre à Coppenhague. On discute l'emplacement à lui donner. Celui qui a été choisi, dans les jardins qui touchent au Palais du Parlement, sur le bord de la Tamise, a paru peu approprié en ce temps d'Entente cordiale. Sir Claude Phillips, dans le "Daily Telegraph", écrit que l'attention du monument à cette place serait presque aussi inutile que celle de la statue le Crépuscule qu'on a mis au Parlement, lui qui a montré si peu de respect pour les institutions parlementaires.

On annonce officiellement la mort d'un chef-d'œuvre va mourir. Les fresques de Rucchio Zozzoli, au "Campo Santo" de Pise, sont dans un état désespéré. La peinture s'écaille et tombe par endroits. Le gouvernement italien a nommé plusieurs experts en consultation et c'est probablement un professeur Crespiatti, qui a pro-

longé l'existence de la Gène. Le Labord de Vinci, que sera copiée celle des fresques de Pise.

Clément VI fut-il imberbe?

Dans la maison de Maillane, se trouve, entre des portraits de famille et des vues du pays, une gravure où est représenté Clément VI, Pierre de Roger. "L'estampe fait porter à celui qu'on a surnommé la magnifique la superbe barbe noire que lui ont généreusement donnée les félibres et qu'aurait un peu trop admirée, d'après eux, Laure de Sade, au point d'exciter la jalousie de Pétrarque contre le Souverain Pontife?" — "Est-il bien ressemblant?" demande M. de Lachapelle qui se souvient de quelques médailles où Clément VI est représenté imberbe. A la vérité, M. de Lachapelle ne tient pas pour décisive "l'icongraphie constituée par les médailles de papas," ce n'est pas un article de foi." Sans doute; mais les deux effigies s'excluent-elles, et l'option entre elles est-elle inévitable? La chronologie dirimerait peut-être le débat; une barbe peut "avoir été."

Actualités Parisiennes

De la Scène à l'Ecran

Le procès intenté par Mme Sarah Bernhardt à M. Edmond Rostand, au sujet des représentations cinématographiques de "Fédon," se termine le mieux du monde — avant d'avoir commencé.

N'est-ce point, vraiment, un contact presque pénible, que de voir cette grande tragédienne en un rôle qui semblait tiré d'une moderne transposition des "Plaidoiries"? Aussi, bien le génie poétique de celle qui, dans ce rôle, se propose, nous a fait aimer tant de vers lyriques et passionnés, ne se prête pas aux paraphrasologies de la bascule. Pour parler au style de théâtre, ce n'est pas là un engagement. Si, vous l'avez vu, pendant des soirs mémorables, nous enchantés, n'est pas fait pour prononcer des mots empreints d'un vocabulaire des héros. Astronomie, inhibition, etc., sont là des mots qui n'appartiennent point au répertoire de la merveilleuse artiste dont l'art nous faisait à juste titre oublier de nous faire oublier, par une sorte de vertu conciliatrice, les petites réalités de la vie quotidienne et nos disputes journalières.

Rostand a mis fin, très spirituellement, à cet incident qui menaçait de tourner au drame judiciaire. Par un galant billet, expédié de Cambay, et dont nos lecteurs trouveront plus loin le texte, l'illustre poète de "Cyrano" et de la "Princesse Lointaine" déclare se soumettre purement et simplement, en ce qui le concerne, aux réclamations de Mme Sarah Bernhardt.

Particulièrement, Rostand déclare que les mains de Mme Sarah Bernhardt "une assignation garde la grâce d'un lit". Et il refuse de comparaître devant un tribunal, en qualité de défendeur, contre une demanderesse disposant ainsi d'un pouvoir quasiment surnaturel et magique. Il ne constituera point d'avoué ni d'avocat. S'il s'est trouvé, un moment, dans la nécessité de "laisser tirer des images de son œuvre", du moins ne consentira-t-il jamais à soutenir, en un procès, un "principe" qui inflige, en ce moment, tous ses confrères.

Par l'effet d'une coïncidence curieuse le cinéma, au moment même où il est l'occasion de ce débat heureusement clos, vient d'obtenir une consécration parisienne qui équivaut à un véritable triomphe. Hier soir, le conseil municipal de Paris a offert aux délégués des municipalités étrangères, qui sont actuellement les hôtes de notre capitale, un gala cinématographique. L'art auquel nous devons l'évocation horrifique de Rucchio Zozzoli et de Fantomas de vant les multitudes effarées regardant ainsi des titres de noblesse qui lui permettent désormais de figurer, en bonne place, au programme des divertissements professionnels. Les distingués fonctionnaires du protocole n'ont rien négligé pour que cette sorte d'intronisation officielle du film victorieux fût entourée, comme il convient, de toutes les pompes rituelles.

Les philosophes et les sociologues diront que c'est là évidemment une date historique dans l'évolution de notre goût pour les spectacles. Nos préférences esthétiques passent de la scène à l'écran. L'on fera peut-être l'adversaire, en Sorbonne, des thèses de Lucien. Mais alors, que restera-t-il de la tragédie corréenne ou du drame racinien? L'avantage de cette dramaturgie aphone, n'est-elle pourra être comprise en tout pays, et qu'il ne sera pas nécessaire de savoir le français pour y prendre du plaisir. Les poètes devraient méditer, et le moment viendra où l'on pourra les reconnaître, selon le vœu de divin Platon, jusqu'aux frontières de la République albanoise, en les commentant de fleurs. Les soins d'un metteur en scène suffiront pour ces tableaux muets.

Mais de tirades ni de dialogues. Des attitudes, des poses, des sourires, des grimaces comme dans une pantomime. Cela nous mène peut-être au remplacement de notre Conservatoire de déclamation par une espèce de gymnase esthétique où l'on foulera des pieds et des mains, sans souffler mot. Déjà plusieurs de nos artistes, hommes ou femmes, — et non des moindres — gagnent de considérables cachets en faisant ce nouveau métier, où l'on ne risque pas d'attraper une extinction de voix.

Tandis que le progrès des sciences appliquées prépare ainsi les plus graves événements, le programme très varié des cinématographes parisiens annonce "Monsieur Tardif", le "Châliou", "Monsieur Chéri", sans compter l'autre œuvre moins notoire: le "Maringay", de François Lévain, qui se succèdent, etc.

Il faut reconnaître d'ailleurs en toute équité, que le cinématographe, lorsqu'il renonce à ces efforts d'invention ou d'interprétation dramatique pour reproduire simplement, fortement, la réalité vivante et enregistrer la vie, aboutit à des résultats prodigieux. La cinématographie de l'expédition Scott au pôle Sud est une admirable "leçon de choses". Les faiseurs de "films" nous rendraient les plus grands services, s'ils se contentaient, tout bonnement d'être des historiens. — G. D.

Voici la teneur du billet adressé par Edmond Rostand à M. Clément, avocat de Mme Sarah Bernhardt.

"Maitre, j'ai l'honneur de vous aviser que je me couperais plutôt la main que de constituer un avocat contre Mme Sarah Bernhardt. Aucune force humaine ne pourrait m'obliger à me défendre contre elle. Vous parlez de moi, si il me suffit d'avoir expliqué à ma grande amie la nécessité où je me suis trouvé de m'occuper de la défense de son œuvre. Devant tout autre, je maintiendrais un principe qui intéresse tous mes confrères, mais devant elle je m'incline comme ils le feraient tous. Je déclare que ce qu'elle veut est toujours bien.

"Je lui abandonne si ce dévouement peut satisfaire ses avocats, la totalité de mes droits sur ces représentations cinématographiques qui la tourmentent et je laisse avec respect et reconnaissance ses doigts, entre lesquels une assignation garde pour moi la grâce d'un lit."

Et voici la réponse de la grande tragédienne, dans une dépêche adressée au journal "Le Matin":

Mme Sarah Bernhardt a adressé au "Matin" la dépêche suivante: Doux 6 juin. La dépêche d'Edmond Rostand coupe tous les arguments que l'invocateur. Au nom de la bien-séance et des droits légitimes, j'avais supplié, il y a deux mois, mon grand ami poète de faire retirer le titre "Fédon". Je vous en prie, lui disais-je, nommez ce rôle "Fils de l'Empereur", ou "Duc de Reichstadt", ou autre nom qui vous plaira, mais pas "Fédon".

Il me répondit qu'il ne me refusait pas son profond respect, mais qu'il ne pouvait être exécuté. Je fis donc procéder non contre lui que j'aime, mais dans l'espoir d'arriver jusqu'à ses lieutenants. Il répondit qu'il n'abandonne tous ses droits, qui sont de douze pour cent, sur les bénéfices réalisés, après tous les frais payés faits par Hertz et Coquelin, lesquels, annonçant, d'ores et déjà, avoir dépensé plus d'un million. Je pense donc que les droits du poète s'élevaient à deux cent mille francs pour sa part.

Je refuse les deux cent mille francs. Je n'ai jamais vu l'argent d'Edmond Rostand. Je voulais sauvegarder ses intérêts et les miens, car Hertz annonce l'an prochain la Princesse Lointaine, qui tombera, moi, depuis huit ans. Le geste d'abandon du poète apparaît mon geste de dupes. Je prévois mon litige avec M. Clément, l'avocat des causes justes, que je ne peux plus envoyer de litige à mon poète.

Le geste, seule chose, est-ce juste? SARAH BERNHARDT.

— Depuis quarante ans, j'ai pas encore pu m'habituer à me laver dans un baignoire où le premier malpropre vient à pu entrer avant moi.

— Vous vous dites végétarien, et vous dévotiez tout d'homme bifteck? — Sans doute, puisque c'est le fruit d'été...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

VARIÉTÉS

CHRISTOPHE COLOMB

ETAIT-IL CORSE?

Jusqu'à ce jour, on disait, les malins haussaient les épaules. Ils refusaient à Calvi, la petite ville corse, si fièrement campée sur son rocher, l'honneur revendiqué depuis des siècles, d'avoir donné naissance à l'Amiral des Mers. Moi-même, au cours d'un long voyage à "l'île de Beauté", j'avais écopé distraitement le chaud plaisir d'être Calvais en faveur de cette thèse, jugée absurde par les historiens. Colomb était Génois. Nos maîtres nous l'affirment, les manuels continuent à l'affirmer. Que pèsent donc les prétentions de Calvi, basées sur une simple tradition locale, à côté de la vérité certaine, enseignée dès le XVIIe siècle, dans les écoles?

Eh bien, la thèse estime hier encore fragile, apparaît aujourd'hui d'une solidité à toute épreuve. Elle vient d'être brillamment reprise par M. Henri Schoen en une magistrale étude parue dans le "Morceau de France". Et la conclusion raisonnablement scientifique de notre distingué confrère, est formelle. Christophe Colomb, citoyen de Calvi, était Corse. Et comme à l'époque de sa naissance — 1451 environ — la Corse et les Etats de Gênes étaient donnés au "Serenissimo Signore le Roi de France", Christophe Colomb était Français.

Voilà, vous l'avez vu, une brillante recrue. Calvi, Ajaccio — Colomb, Napéon, le plus grand des navigateurs, le plus grand des capitaines. — L'apôtre et le conquérant, nos deux sur le même roc battu des flots, morts tous deux dans le dénuement et le chagrin. La Corse est belle, la Corse est pauvre. Elle est riche quand même; — de gloire.

La tradition de l'origine calvaisienne remonte au XVIIe siècle. Elle est, depuis lors, ininterrompue. Le célèbre patriote Pascal Paoli appelait Calvi le berceau de Colomb, et Napéon, nous apprend Aréchi, voulait "s'occuper des recherches historiques et faisait l'histoire du Grand Amiral de l'Océan au point de vue de son origine corse".

En face de cette tradition constante, presque contemporaine du héros, les preuves offertes par Gênes n'ont qu'une médiocre valeur. Les trois premiers auteurs qui affirment son origine génoise sont des Gênois, naturellement suspects de partialité et les témoignages postérieurs, en faveur de Savone, Cogebato, Terranova et Quinto ne s'appuient sur aucune base sérieuse. A vrai dire, la légende est impossible, au moins de plus à l'histoire, et l'histoire à travers les âges, est devenue l'histoire.

Il aurait suffi, cependant, comme l'observe M. Henri Schoen, d'étudier de près les renseignements que nous a laissés le propre fils de Colomb pour voir que le grand amiral ne peut être ni, ni à Gênes, ni dans l'une des localités voisines.

Don Fernand a travaillé d'après les lettres et les notes de son père. Il déclare qu'il naquit "de parents non connus", que deux autres enfants de sa famille avaient acquis un grand renom comme chefs d'escadres; qu'il s'embarqua "à l'âge de quatorze ans", que dans sa jeunesse, "il avait les lettres et l'étude et qu'il avait fait de l'écriture".

La conclusion est nette. Tout Paoli autant qu'il le fut et pour comprendre les auteurs de nos manuels, quant au berceau de la famille, Don Fernand ne fixe pas l'une manière précise. Il nous a son père le frère de Gênes, entendant par là qu'il est dans les Etats de la République de Gênes, dans une ville située sur la côte italienne, mais "au delà des mers". Il ajoute qu'on lit sur lui une véritable pression pour l'amener à déclarer que l'amiral était le sang d'un illustre, "car on a continué d'observer davantage ceux qui naissent dans les grandes villes et de parents nobles".

La question se ressourte et se simplifie. Il s'agit de trouver une ville située "au delà des mers" et placée sous la domination génoise à cette époque. — Christophe Colomb était Corse, donc d'établir le lien l'origine des Français. Si riche que soit la France en héros, elle fait s'enorgueillir — de chercher dans l'histoire de notre patrie, presque un saint. Vous Colomb, l'illustre, seul artisan s'élève en effet que sa satisfaction parmi tous ces marins, enfin de lui proposer en son honneur de donner dans les notes de Mgr. Dausset, archevêque de Bordeaux, des citations à la page de notre patrie. Et si l'on persistante tradition corse, il

Christophe Colomb est une des gloires les plus pures de l'humanité. Et si l'on persistante tradition corse, il

Il faudra bien s'incliner devant la vérité définitivement révélée.

On les savants travaux de l'abbé Perotti ont identifié les Colomb avec la famille des navigateurs corsés originaires au XVIe et au XVIIe siècles. Christophe de Calvi — Christophe Calvo — était bien le premier Christophe Colomb, appelé aussi "Archipirata" ou le "Corsaire" et grand-oncle du héros. De même Antoine de Calvi — ou Colomb le jeune — patron de trois navires en 1559, était son oncle. Enfin Barthélémy Colomb, dit Barthélémy le Corse était son propre frère. Fait capitaine en 1581, il figure parmi les chefs des vingt et un vaisseaux équipés à Gênes pour aller combattre les Turcs. Enfin, notez ce point important, ces personnages ne pouvaient être que Calvais, Calvi étant la seule ville du pays dont les citoyens pouvaient être nommés officiers dans les armées génoises.

Si nous examinons les textes, nous verrons se préciser en faveur de la thèse corse déjà solidement établie par les démonstrations précédentes.

Don Fernand raconte que Christophe Colomb, dans sa lutte contre une armée de 100.000 Indiens, n'avait que "deux cents chrétiens, vingt chevaux et autant de "cani corsini". Comment traahir ces derniers mots? Clions de course, affirment les commentateurs. Vous qui admettez maintenant l'origine corse du héros, vous répondez simplement: chiens corsés. Il avait amené des chiens de son pays, voilà tout. Et de nombreux canarades aussi, tels que Casuccio, Barnabo - de Giovan - Agostino, Vincetello, Charles le Corse, d'autres encore enrichis en très peu de temps par la navigation aux Indes."

Maints détails précis, trop bons à énumérer, confirment la solidité de la thèse. Au cours de la première expédition, les navires furent suivis par une foule de poissons rapides que le "Journal de Voyage" de Colomb appelle "tonnias". Les commentateurs assésit de traahir: thons. Or, il suffit d'aller à Calvi pour s'assurer que ce poisson existe en abondance dans le golfe et que les pêcheurs le désignent encore par ce nom. Par conséquent, Don Fernand nous apprend que les hardis explorateurs avaient l'habitude de sonner du cor. Ce cor, c'est tout simplement le cor marin, le classique "colomb" de Cyrénaïque.

Il y a mieux. Les saints les plus vénérés à Calvi sont précisément ceux dont "l'Amiral des mers" donna le nom aux premiers ports qu'il découvrit: Sainte-Catherine, Saint-Nicolas, Saint-Jean-Baptiste. Et le chant que ses compagnons entonnaient le soir, c'était le "Salve Regina" resté, à travers les âges, familier aux Calvais d'aujourd'hui.

Il importe peu que l'acte de naissance de Colomb n'ait pas été retrouvé, les Archives de Calvi ayant été incendiées à la fin du XVIIIe siècle. Mais des traces d'un modesto tisserand, père du héros subsistent dans la ville natale. L'actuelle rue de Colomb s'appelait au XVIe siècle, la rue du Fil. — "Carraccio del Filo" — et c'est là, dans une vieille boutique en ruines, que travaillait le bonhomme.

Enfin, dernier argument. Il est avéré que Colomb se rendit à Pavie pour étudier la cosmographie. Si, en arrivant à Gênes, il avait cherché à aller chercher le bon l'instruction que pouvait lui prodigier si facilement, sans déplacement, l'opulente cité?

La conclusion est nette. Tout Paoli autant qu'il le fut et pour comprendre les auteurs de nos manuels, quant au berceau de la famille, Don Fernand ne fixe pas l'une manière précise. Il nous a son père le frère de Gênes, entendant par là qu'il est dans les Etats de la République de Gênes, dans une ville située sur la côte italienne, mais "au delà des mers". Il ajoute qu'on lit sur lui une véritable pression pour l'amener à déclarer que l'amiral était le sang d'un illustre, "car on a continué d'observer davantage ceux qui naissent dans les grandes villes et de parents nobles".

La question se ressourte et se simplifie. Il s'agit de trouver une ville située "au delà des mers" et placée sous la domination génoise à cette époque. — Christophe Colomb était Corse, donc d'établir le lien l'origine des Français. Si riche que soit la France en héros, elle fait s'enorgueillir — de chercher dans l'histoire de notre patrie, presque un saint. Vous Colomb, l'illustre, seul artisan s'élève en effet que sa satisfaction parmi tous ces marins, enfin de lui proposer en son honneur de donner dans les notes de Mgr. Dausset, archevêque de Bordeaux, des citations à la page de notre patrie. Et si l'on persistante tradition corse, il

Christophe Colomb est une des gloires les plus pures de l'humanité. Et si l'on persistante tradition corse, il

Christophe Colomb est une des gloires les plus pures de l'humanité. Et si l'on persistante tradition corse, il



— Oh, Ferdinand, ces un malheureux! Il a assés de mon valet...



— Vous vous dites végétarien, et vous dévotiez tout d'homme bifteck? — Sans doute, puisque c'est le fruit d'été...



— Depuis quarante ans, j'ai pas encore pu m'habituer à me laver dans un baignoire où le premier malpropre vient à pu entrer avant moi.



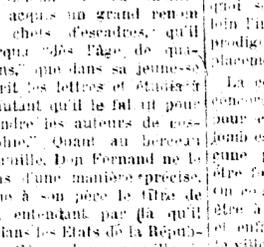
— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...



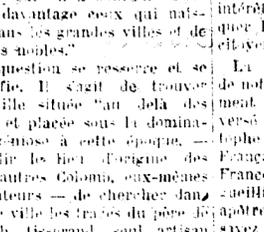
— Vraiment madame, je ne croyais pas les tramways faits pour les éléphants.



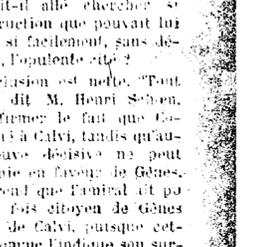
— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...



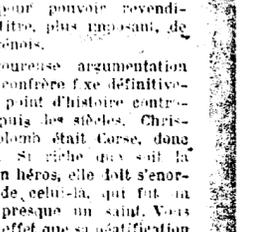
— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...



— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...



— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...



— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...

— Mais, sybarite, va, ça aime les adresses comme une femme drôle...